

Agamemnon - C. Froment, S. Astel

Juin 2007 - La Chapelle

SANG D' n°92 / Mai 2007

Sur les conseils d'Oh les beaux jours j'ai été voir une pièce de théâtre. Je redoute le théâtre parce c'est un art difficile à apprécier, à suivre, et quand il se fait mauvais, je ne peux me contenir et je sors de la salle. Je pardonne plus à un film qu'à une pièce, pourquoi ? Je ne sais pas trop, le théâtre en fait toujours trop dans son importance, dans son décorum, le théâtre ne peut se targuer d'autant d'ouverture que le cinéma, n'importe quel quidam peut aller au cinéma. Le théâtre ce n'est pas pareil, pas la même chose. On va voir de vrais gens (sic)... Je pense que le spectateur engage une responsabilité différente. De plus, le théâtre est associé, plus que de raison, au mot culture. Il est vrai aussi que dans certains théâtre on s'habille pour y aller. J'ai une vision du théâtre un peu limitée, je le conçois, mais je sais qu'aller s'enfermer dans de jolies boîtes entourées de personnes qui

pour la plupart ont des invitations ou les moyens de dire «j'ai vu sa dernière pièce», ou d'autres aficionados qui ont fait la queue voir s'il y avait un désistement, profité de la promo... Bref, le théâtre c'est du temps, de l'envie, de l'argent et ce théâtre là je ne le connais pas. Le seul théâtre auquel je serai éternellement reconnaissant c'est celui que l'on dit de rue. C'est lui qui est venu un jour me chercher dans la rue et qui ma réjouit pleinement. C'est le seul théâtre que je connaisse qui donne de l'air, qui donne à voir, sans enfermer, sans scléroser et il peut toucher n'importe qui d'entre nous passant là, à ce moment présent, où la représentation se fait. Quelque chose de simple, qui ne promet rien et qui donne... Pour finir et en disant que je suis un peu tordu, vous n'auriez pas tort, le théâtre que je préfère ce sont les troupes de rue qui jouent dans une salle.

Agamemnon de Rodrigo Garcia, à la Chapelle / toulouse. Catherine Froment collaboration artistique Séverine Astel.

Nous sommes assis en cercle sur des chaises et nos regards sont attirés par le centre pour l'instant vide. Mais l'imagination de chacun se charge de remplir ce vide. C'est le temps de «il va se passer quelque chose» et si il y a bien une espérance au théâtre c'est celle là : qu'il se passe quelque chose. Une petite bonne femme apparaît. Elle reste en dehors du cercle, se tient comme en retrait, mais c'est déjà parti : «à mon retour du supermarché, j'ai flanqué une raclée à mon fils». Et elle nous emporte dans son cadis et, suprême délice, cette comédienne a une table de mixage intérieur : elle ne hurle jamais, pourtant ce texte est un long cri, mais sa voix se règle au mieux pour servir le texte,

pour nous servir. C'est dans la voix d'un comédien que l'on discerne sa générosité et il semble qu'elle en ait à revendre. Elle donne sans rien attendre. Dans la chapelle, le spectateur est aux anges.

Puis quelque chose de simple arrive, notre ménagère rebelle se transforme, se met à créer des images spectaculaires avec des poubelles, des bricoles qu'elle semble découvrir en même temps que nous. Elle joue avec le quotidien et ses objets et nous le rend en poésie jusqu'à un certain lyrisme. La comédienne se déplace dans des différents univers qu'elle met elle-même en place en deux trois mouvements. Un sacré numéro où la comédienne ne se ménage pas, elle va au bout sans aucune gratuité. C'est balèze... Et la distribution de baffes continue, et bientôt c'est une princesse qui s'élance sur une scène improvisée. C'est la classe et efficace. Un théâtre de peu qui en dit long et fort.

A la sortie, je me suis rappelé que j'avais lu le texte et je ne me souvenais pas d'une telle pertinence. Mais après avoir relu le texte, je me suis aperçu que le personnage principal est un homme et la violence paraît donc plus anodine.

Ce que réussit Catherine Froment, c'est d'incarner ce personnage au féminin et de reprendre la violence du texte à l'aune d'une femme, ce qui le rend plus performant.

Actes et mouvements